



Soirée préparatoire au Congrès de l'AMP « Un réel au XXIème siècle »

Ça se passe à Rouen, vendredi 21 février à 20h30 !

Questions à Hélène Bonnaud

Marie-Hélène Doguet :

Tu soulignes dans ton texte « Dire/écrire » (paru dans Scilicet) qu'une psychanalyse vise à rendre « lisible » le symptôme. Ceci suppose deux dimensions qui se nouent : ce qui se dit et ce qui s'écrit dans une psychanalyse. Le symptôme cherche à dire et ne dit pas – il s'agit de le déchiffrer comme un texte inconscient, ce qui suppose que la parole puisse s'écrire en une « chaîne de lettres », une chaîne de S1. Il s'agit là d'une « écriture dans la parole » qui révèle la vérité du symptôme. Mais cette vérité relève du pas tout : elle ne peut que mentir sur le réel du symptôme. C'est là que tu proposes de serrer ce réel par une autre écriture : celle d'un S1 qui est venu percuter le corps « par effraction », y laissant une marque, un « effet d'écrit » qui ne cherche pas à dire mais qui se réitère. C'est ce qu'il s'agirait « d'arracher » « au réel où s'est écrit le symptôme ». Dans un autre texte, tu écris que ce réel n'a pas de sens mais qu'il a une logique. Ma question est la suivante : comment passe-t-on de « l'écriture dans la parole » à « l'effet d'écrit » dans le corps ? Y a-t-il un rapport logique entre les deux ou un non

Hélène Bonnaud :

L'analyse est un long trajet car même si la levée du refoulé a une limite, elle semble illimitée. C'est cette modalité de la limite et de l'illimité qui m'intéresse parce qu'au fond, ce qui s'écrit dans la parole concerne un écrit déjà là, qui était déjà là et que l'analyse permet de lire. Les traces de cette écriture se retrouvent dans le travail de déchiffrement qui consiste à lire le texte caché derrière ce qui se dit. Tous les moyens mis en œuvre dans une analyse tels les lapsus, les oublis, les rêves, les actes manqués sont des moyens de s'introduire dans cette zone du refoulé. Si cela prend du temps, c'est le temps qu'il faut pour chercher la cause du symptôme, le temps qu'il faut pour l'admettre et l'ordonner. En effet, contrairement aux autres formations de l'inconscient, le symptôme se caractérise par sa permanence. Il se répète, et il fait souffrir. Tant qu'on est pris par le sens, et le désir de savoir, on reste dans cette logique signifiante, dans une logique parfois paradoxale, qui soulève bien des

questionnements car nous partons de l'énigme que constitue notre propre symptôme pour nous-mêmes.

Lacan indique dans la Proposition du 9 octobre que « le savoir s'articule dans une chaîne de lettres si rigoureuses, qu'à la condition de ne pas en rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir. »¹C'est pourquoi il a inventé la passe à ce moment précis où il pense que la fin de l'analyse, c'est en quelque sorte, ce non-su qui s'est ordonné et qui peut se transmettre. La conséquence de la traversée du fantasme en est le point où s'atteint ce moment de destitution du sujet et de chute du sujet supposé savoir.

Aujourd'hui, comme l'a souligné Jacques-Alain Miller dans son cours « L'être et l'Un », les analyses sont menées au-delà de la traversée du fantasme. Elles se poursuivent parce que la répétition fait butée au savoir. Elle est pure jouissance de ce qui ne change pas. Une fois dénudée par les tours du dit, il reste l'os qui ne se résorbe pas. C'est une des définitions du réel. Le réel c'est ce qui revient toujours à la même place, a dit Lacan.

Or la jouissance se lit entre les lignes, elle ne s'attrape pas dans le sens. Elle est opaque au sens. Alors ce qui s'écrit de la jouissance, c'est le réel en ceci que la jouissance ne ment pas, ne se dit pas et reste à la même place.

Lorsque Jacques-Alain Miller propose de séparer l'être de l'existence et qu'il y corrèle d'un côté le sens, de l'autre l'écriture, il me semble que cette séparation vaut comme un non rapport entre les deux, une coupure radicale. Le sens renvoie toujours à une trace alors que le Un d'existence tient à un effet d'écrit et non de signification.

S'il y a une logique entre les deux, elle est contingente.

Pour moi, elle a été logique en ceci que la découverte de ce S1, *jeter* qui est venu percuter le corps dès le début de la vie, a trouvé un écho dans le savoir que j'avais obtenu dans mon analyse. Ce S1 s'est répété dans diverses situations traumatiques de ma vie, notamment en ce qui concerne les paroles de la mère et que je propose d'écrire le *traumaternel* qu'on peut aussi écrire *tropmaternel*. Si je considère le S1 *jeter par la fenêtre* comme un écrit primaire, c'est parce qu'il était tombé dans l'oubli, et que sa répercussion dans le corps était restée, malgré mes longues années d'analyse, non seulement hors sens mais déconnecté de toute possibilité d'en dire.

L'arrachement du réel est d'un autre registre. Il concerne l'éjection, la façon dont il faut toujours s'en arracher. Cela se passe hors signifiant, c'est dans le corps que ça se passe. Cette sensation de chute s'éprouve sans qu'aucune cause n'en ait été extraite. C'est là la limite du savoir.

¹ Lacan J. « Proposition du 9 octobre », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001.

La phrase n'a pu se dire car elle était en deçà du refoulement. Elle était hors sens. Il a fallu une contingence pour que cet énoncé surgisse et qu'il puisse entraîner avec lui que le réel de l'éjection du corps puisse se logifier dans ce dernier moment de l'analyse.

Il est logique en ceci que la phrase paternelle est un S1 tout seul qui a percuté le corps de l'enfant dont l'itération marquera pour toujours, par cette jouissance aléatoire et incompréhensible, cet événement de corps. Je l'ai appelé « le réel de l'arrachement » dans mon témoignage de passe qui indique la façon dont en effet, il me faut toujours faire l'effort de m'en arracher.

Marie-Hélène Doguet :

Peux-tu nous dire quelque chose de l'effet en retour de cet arrachement sur ta pratique ?

Hélène Bonnaud :

Il est difficile de savoir quel est l'effet de cet arrachement sur ma pratique. Je pense qu'il y a un effet d'apaisement lié la fin de l'analyse, au tourment qu'aura été pour moi, de finir mon analyse de façon qui me satisfasse. L'apaisement ne veut pas dire que ma pratique a changé. L'effet est lié à un dégagement par rapport à mon propre parcours analytique, un vidage d'être qui laisse un sentiment de plus de liberté dans l'usage des semblants dans le maniement des cures que je dirige, une plus grande légèreté ou plus encore, un sentiment d'être là où je dois être, ce qui est un gain de mon analyse.

J'ai aussi l'idée aujourd'hui que l'analyse a une fin. Pendant longtemps, j'en ai douté. Je peux à présente mener des cures où le symptôme comme réponse du réel m'apparaît comme ce qu'il faut, non pas résoudre, mais faire advenir comme l'os de l'expérience.

J'en sais davantage sur comment serrer, cerner le réel du fait de mon expérience propre.

Marie-Hélène Doguet :

Est-ce que ça changé quelque chose sur la façon de lire le réel du symptôme d'un analysant ?

Hélène Bonnaud :

Oui, c'est inéluctable. Le réel, dans ma propre analyse, j'ai voulu quasiment croire que je pourrais le résorber à force de tourner autour de ma jouissance et d'en resserrer la modalité. Pendant longtemps, j'ai cru que la jouissance pourrait se résoudre dans le symbolique. Admettre que l'opération analytique ait un reste n'est pas si simple quand on veut croire à l'inconscient. Il faut d'une certaine façon renoncer à la causalité inconsciente, renoncer au savoir, renoncer au sens, renoncer à l'amour de la parole. S'affronter au réel, c'est s'aventurer dans les aspérités de ce qui s'écrit sans que le sujet le veuille, ce qui est difficile à supporter.

Lire le réel du symptôme d'un analysant, le problème n'est pas de le lire soi-même, c'est que lui-même arrive à le lire. Bien sûr, l'analyste a à devancer l'analysant dans la façon dont il entend l'analysant mais finalement, ce qui me frappe, c'est la difficulté à déranger la défense quand le sujet ne veut rien en savoir. La jouissance est finalement rebelle au changement et ce que J.-A. Miller appelle l'écriture primaire n'est pas lisible comme un texte caché qu'il faudrait interpréter. Il s'agit d'aspirer l'air, l'R du réel, propre à chacun, d'en faire sourdre ce qui en ferait l'aperçu, d'en dénouer le fait. C'est aussi une question de temps. Il faut un consentement à cette lecture et faire une part à ce qu'on appelle la contingence pour saisir l'écriture de la racine de ce refoulement. C'est là que, en tant qu'analyste, on peut savoir qu'il y faut ce que pour ma part, j'ai appelé « une certaine ténacité à m'analyser ».